

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

ONÉSIME TREMBLAY
Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,

Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 29 FEVRIER 1896

PRIX DE "JOURNALISME"

M. Guay, Directeur du *Progrès du Saguenay*, nous informe qu'il veut bien, cette année encore, mettre au concours un prix destiné à récompenser la meilleure, au jugement d'un jury spécial, des compositions qui seront présentées à l'OISEAU-MOUCHE par nos jeunes collaborateurs.

Ce concours restera ouvert durant tout le cours du mois de mars. Les intéressés recevront, de la rédaction du journal, tous les renseignements dont ils auront besoin sur les conditions de cette joute littéraire.

L'OISEAU-MOUCHE publiera les plus parfaits des travaux qui lui auront été offerts.

JOURS D'EGAREMENT

Notre chère patrie traverse en ce moment des jours bien sombres. Une importante partie de la presse canadienne cultive, à l'heure actuelle, l'"anticléricalisme."—Est-ce bien là ce Canada que l'on se plaisait à désigner comme le pays le plus catholique de l'univers ?

En combien de discours, en combien d'écrits n'a-t-on pas célébré le patriotisme du clergé canadien ? C'est lui, proclamaient à l'envi poètes et prosateurs, c'est lui, le clergé canadien, qui a sauvé la race française en ce pays ; c'est lui qui a fait le peuple canadien ce qu'il est.—Du jour au lendemain, on a changé tout cela. A présent, s'il faut en croire tant de publicistes, le peuple canadien doit se défier de son clergé !

Des journaux et des écrivains, aussi peu respectables les uns que les autres, disent à nos compatriotes : nos évêques trahissent la na-

tionalité, méconnaissent les intérêts de la religion. C'est nous, les vrais patriotes ; c'est nous qui voulons sauver la religion !

Ces écrivains sont-ils conscients des irréparables ravages qu'ils font dans les âmes ? Pensent-ils quelquefois au compte épouvantable qu'ils rendront un jour pour tant de scandaleux écrits ?

Quelques-uns avaient prévu, depuis longtemps, des jours mauvais. La réalité dépasse encore leurs prévisions. Pour ceux-là et pour tous, le réveil est affligeant. Qui aurait cru que les doctrines impies avaient poussé tant de racines ici et là ?

Désormais, l'on sait ce que cachent les masques. Tels journaux, tels politiciens, on sait désormais ce qu'ils valent. Cette connaissance, c'est tout le profit qui résultera de cette campagne d'impunité.

Fasse le Ciel que ces jours d'épreuve soient abrégés ! Que tous les Canadiens-français, pour qui le patriotisme et la religion ne sont pas de vains mots, se groupent auprès de leurs Pasteurs, et qu'ils aient confiance en eux.—A qui fera-t-on croire que nos évêques ne sont pas capables de comprendre le texte d'un projet de loi ; qu'ils ne sont pas aussi dévoués, au moins, que tels et tels journalistes et politiciens, aux intérêts religieux et à la cause nationale !..

ORNIS.

UN MOT DE CRITIQUE

Il y avait longtemps qu'on se plaignait de ce que notre littérature manquât de critique. Nous venions l'un après l'autre combler cette lacune regrettable, et inaugurer un genre si utile. Nous prenions très au sérieux notre rôle d'initiateurs, et nous n'étions pas loin de nous considérer chacun comme le...Christophe Colomb de la critique. Excusez du peu. L'imagination hantée du génie de la découverte ne regarde pas de si près à la justesse des métaphores. Hélas ! s'il y a des Colombes, il y a des Vespuces...Toujours est-il qu'après cinq ou six créations successives, la critique a enfin vu le jour dans notre pays. Elle brille aujourd'hui dans tout son éclat. Tout le monde fait de la critique, aussi bien les personnes qui prennent le nom pour la chose que celles qui ont quelque compétence en la matière. Comme il arrive presque toujours, la voix des gens sensés se perd dans le clabaudage des sots. Ah ! nous n'en sommes plus aux critiques à l'eau de rose, allez ! Et M. l'abbé Gingras paraîtra bien naïf quand il rééditera ses badinages au sucre et au vin de...campagne." C'est que nous sommes d'une humeur massacrant en ce pays-ci

En France, la critique n'a jamais été si florissante que de nos jours. Elle partage avec le roman et le théâtre la faveur du public

parisien. Elle vient encore d'entrer à l'Académie dans la personne de M. Jules Lemaitre, qui passe, du reste, pour un des meilleurs écrivains de l'époque actuelle. Il y a, en ce moment, vingt auteurs de causeries littéraires, qui sont tous du plus haut mérite. Il n'est jouvenceau de lettres qui ne débute par un volume d'études ou de portraits de son cru. Mais il faut voir comment on fait la critique là-bas. M. Doumic apprécie, je suppose, le talent de M. Lemaitre. Il rend tout d'abord hommage aux brillantes qualités de l'écrivain ; puis il va le louant toujours. Vous êtes tout de même étonné qu'un auteur vivant soit si exempt de défauts. Laissez faire ; vous vous apercevrez bientôt qu'on peut, sans quitter le ton de l'éloge, dire des choses d'une traîtrise infinie. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement entre hommes polis et bien élevés, qui ont nom Fagnat, Bourget, Biré, Brunetière ?

Il n'en va pas de même à Québec, et à Montréal, et ailleurs. Ici on n'estime point qu'il vaille la peine de prendre une plume si on ne tue proprement son homme. Quand c'est don Quichotte qui part en guerre contre des moulins à vent, ou Tartarin qui abat des casquettes, le jeu ne tire pas à conséquence ; mais lorsque Roland fait porter à Durandal de ces coups à fendre les rochers, le carnage des Sarrasins est horrible. Là où tous les paladins se rencontrent, c'est dans la destruction. L'essentiel est de tuer. Jacob assomme Carlo, lequel pourfend Basile, lequel abîme José, lequel pulvérise Taupin. Ici on se bat à coups de dictionnaires et de grammaires, comme autrefois les chanoines de la Sainte-Chapelle, tant décriés. Ici Vaugelas lutte contre La Harpe, et Boileau contre Littré. Ici les serpents s'allient, pour combattre, avec les oiseaux, et les agneaux avec les tigres. Tel, puisant dans les lexiques ses armes contre la littérature, poursuit le dauphin dans les forêts et le sanglier dans les flots. Tel autre, champion de l'honneur et de l'intégrité, s'est donné pour mission de défendre la propriété contre le vol ; d'un auteur il fait deux parts, l'une pour le panier, l'autre pour le pilori. Il y a chez nous un verbe que nous conjuguons ainsi : J'ai de l'esprit, tu es un sot, il radote, nous sommes la personification du talent, vous avez tous les défauts, et point de qualités, ce sont des pagiaires. Ou bien : Je te critique, tu me critiques, il le critique, nous vous critiquons, vous nous critiquez, ils les nous, vous critiquent. C'est comme le pendant d'un autre verbe, qui eut, dit on, e urs autrefois dans une célèbre société soi-disant d'admiration mutuelle : Je te loue, etc. Nous sommes un tant soit peu Marseillais, avec beaucoup d'apreté au gain.

On devine ce que devient la pauvre littérature au milieu de cette critique violente, acerbe, impitoyable, sans un mot d'éloge, sans une goutte de rose, sans un rayon de soleil. Ceux de nos malheureux auteurs que la décimation n'a pas encore atteints attendent leur tour avec anxiété. Ceux que leur dédain de la gloire a protégés jusqu'ici contre la tentation de se produire dans le public bénissent le ciel de leur obscurité. Je sais tel de mes amis qui n'écrit jamais les volumes qu'il méditait.

Eh bien, franchement, est-ce là de la critique ? Est-ce ainsi qu'on se propose sérieusement d'améliorer l'état des lettres canadiennes ?